

DANS MA RUE

Je me souviens de ma rue, la rue de mon enfance. Longue et pentue, elle montait vers l'école et l'église. Elle avait une âme puzzle de ses demeurants et de ses passants. Pas de voiture envahissante, des vélos parfois abandonnés sur le mur, où ils passaient la nuit, les propriétaires entraînés vers de nouvelles aventures les avaient oubliés. Elle était animée par des enfants joyeux et turbulents.

Les bancs étaient lieux de rencontre; elle montait rudement.

Elle était les couleurs, les senteurs et les bruits familiers qui renseignaient sur l'activité des voisins. Le temps était, au bruit de la rivière et aux flux des marées. Il n'était pas nécessaire de lever les yeux vers la pendule du clocher, souvent d'ailleurs les aiguilles arrêtées, vexées d'être inutiles. On s'endormait tranquille ou chiffonné suivant les froissements d'amitié; un voisinage est délicat. Les cloches disaient les joies et les chagrins et simplement le quotidien que chacun lorgnait ou partageait.

Tout cela je l'ai découvert en grandissant puisque c'est là que je suis arrivée par un beau jour d'automne. Car en cette fin d'été, toute la rue attendait la venue de l'enfant. La fille du boulanger, tant espérée, puisqu'il y avait déjà Pierrot. Dans le même temps, Étienne, le sacristain était un peu moins rude en agitant la cloche. Si c'est une fille avait-il annoncé je change la corde pour la première sonnerie. Je vais attendre moi aussi. Ce fut une fille! Il y eut de la joie dans le clocher, la rue en fut toute éclaboussée! Bien sûr, de ceci je ne sais rien, mais je me souviens des versions plus ou moins originales de mon arrivée en ce lieu, où j'ai appris le monde et découvert la vie.

Je me souviens du cordonnier Armand. Les souliers y reprenaient des forces pour de nouveaux départs. Les cartables, aussi après les maltraitances, revenaient presque neuf pour la rentrée prochaine. Plus loin, potions et pilules, de l'écoute et des mots pour les grandes angoisses et les petits bobos, chez le doux pharmacien. Son regard attentif savait déceler le besoin. La boutique d'Euphrasie où l'on trouvait pèle mêle: fleurs, fruits, légumes, m'a appris les saisons. Jeanne la mercière avait des tiroirs de trésors: boutons, rubans, fils et laines de toutes les couleurs; jarretelles et sous-vêtements austères, quelquefois de dentelles légères qui nous rendaient perplexes. Chez elle on passait pour le bouton perdu ou l'accroc trop visible, craignant la punition après une bataille de récré. Le quincaillier dans sa caverne d'Ali Baba, le refuge de Pierrot, en vendant un objet donnait foule détails. Si l'on trouvait porte close aux heures d'ouverture, on savait qu'il était chez l'un ou l'autre à «faire voir» comme il disait. A la porte, pas d'impatience,

prudence, si l'on avait besoin de son savoir un de ces jours...Il réparait jouets, ballons, poupées... Je le voyais sorcier.

Dans ma rue, j'ai appris les jours de la semaine par les habitudes de chacun, et pourtant que d'animation entre matin et soir. Les mois aussi voyaient les changements. Les portes ouvertes nous disaient le printemps. A l'automne, l'entassement du petit bois, les brouettes de bûches prévenaient de l'hiver. Les tenues aussi variaient mais suivant les saisons: les capes et les bérêts, le feutre sévère, les guêtres et les chaussettes au premier froid. Les robes plus légères, les chapeaux bien choisis ornés de fruits, de rubans colorés faisaient très élégants. On riait en cachette des tenues du dimanche. Le mardi, Madame Angèle recevait cols Claudine et chemises immaculées et les rendaient superbes, amidonnées en fin de la semaine. Aller les chercher, délicate mission, était signe de confiance. Au milieu de la rue était le boulanger. Il était, bien sûr, le premier levé. Chacun le savait et lui rendait visite au cours des nuits trop longues. Jobic, le pauvre du quartier, passait souvent, surtout les nuits d'hiver, se réchauffer. Le pain chaud qu'il remportait était plus qu'une nourriture. On trouvait dans ma rue une réponse à tous les besoins. Comme dans une galerie? Non, dans cette rue on se connaissait. D'ailleurs il y avait du risque. La bêtise était vite repérée et le coupable désigné. La punition tombait, mais on savait où se faire consoler. Chacun, grand ou petit, était complice du «beau temps» ou de «l'orage» contribuant à l'humeur du quartier. On savait le sévère, mais aussi l'indulgent. On apprenait l'enfant sage et studieux à la couleur du ruban, ou de la croix qu'il exhibait lui-même, ou à la fierté des parents. Certains événements se vivaient plus discrètement au moins pour un moment. Ainsi, les jours de la rentrée, les matins sont les mêmes et pourtant, souffle comme un air nouveau. L'été meurt pour un nouveau départ. La désinvolture s'organise, les enfants marchent avec plus de sérieux, d'autres trop grands, sont partis plus loin.

Oui, j'ai appris le jeu des métiers. Mais aussi les rires, la marelle, la chasse aux escargots puis le ballon prisonnier, les courses à vélo, les concours de billes où l'on pouvait gagner l'agate tant convoitée. Les championnats de patins à roulettes, sur la voûte du garage de la tante Eugénie, la tante de tous les enfants du quartier. Elle n'aimait pas le bruit que l'on faisait à notre arrivée tumultueuse. Elle fermait la fenêtre, en ronchonnant, et derrière le rideau de dentelles, on savait qu'elle nous préparait ses biscuits secrets. On était espiègle, inventeur de bêtises. Dans nos poches, des trésors nous faisaient créatifs; pas besoin de placard pour ranger les jouets. On se fâchait pour un tir de lance pierre ou un oiseau blessé.

Je crus d'ailleurs un certain temps, que tous les cordonniers étaient roux et gentils, que les pharmaciens avaient de petites lunettes et de grandes mains pales. Tous les bouchers me faisaient peur, ne retenant que leurs tabliers rougis et leurs couteaux immenses; que les fleuristes étaient délicates et habiles; que toutes les mercières avaient le secret des accommodages. Mais, mon idole était l'institutrice, oubliant son chignon qui la faisait sévère. Le mystère était dans le cartable. Je serai institutrice et j'aurai un cartable. Même le père Noël l'avait entendu puisqu'à la première lettre, il fut sous le sapin.

Vite, j'ai aimé les crayons, les livres et les cahiers d'un amour fantasque: d'interrogation, d'exclamation, de suspension, que mes parents auraient voulu plus raisonnable. Les jours de calme et de sagesse m'y ramenaient.

J'aimais l'école. Plus grande mon jour préférait était le mardi. L'après-midi, c'était la rédaction. Le sujet donné on se concentrait un instant, trop vite entraîné par la pensée vagabonde. La classe était dans le silence, fenêtre donnant sur la nature d'automne, d'hiver ou de printemps. Les minutes passaient, trop rapides et légères. Et puis, l'annonce du temps qui reste! Le retour est urgent! Quel est donc le sujet? Et là, les idées se bousculent. Il faut tout bien ranger, sans faute, avec clarté et si possible, mériter la bonne note.

Mais les rires, les ballades, les quatre cents coups c'était avec Jeannot, le fils du charbonnier. Il n'était pas de la rue, mais y passait son temps. Espiègle, inventeur de bêtises mais, charmeur innocent. Ses yeux noirs atténuaient toujours l'effort et la contrainte. Les goûters du jeudi où l'on partageait la baguette fraîche étaient si savoureux. Assis devant la porte, les doigts salis de chocolat fondu et pourtant disait-on le pain sec nous ferait les yeux bleus. Ces instants demandaient plus de tranquillité dans l'heure qui précédait et se prolongeait quelquefois. Savourant ce tendre, la grille du jardin secret s'ouvrait doucement.

Les «quand je serai grand», «je ferai», il n'y avait pas de si puisqu'on en était sur.

On grandit dans les rêves, la joie et les chahuts. Il y a de saines bagarres pour prétexte capital que l'on saura futile: une tricherie à la course, une chute de vélo provoquée par un écart taquin, une attente un peu longue. On se bat pour de vrai, se détestant à vie, ne pardonnant jamais... Jusqu'au manque de l'autre, que la dignité fait taire et que l'ennui déplore.

Ils grandissent. Ils se guettent jouant à s'ignorer. Les regards se posent plus attentifs et pourtant plus furtifs, sentant les changements. On se frôle avec gêne tout en se recherchant.

Il y a moins de cloche-pied soudains, histoire de s'amuser ou de bourrade en douce d'enfants fâchés. On s'arrange un peu mieux, on prend soin des cheveux, de la barbe naissante. Les émotions sont pures, mais le corps est vivant. Des enfants qui s'éveillent doucement tendrement sans, comment pourrait-on dire... dénouement. L'époque prenait son temps.

Le temps passe et les vacances font découvrir à Jeannot, la mer et la passion, le désir du large et ...vogue la galère. Et Jeannot est parti.

Moi aussi, j'ai pris la route.

J'ai su que les méchants n'étaient pas tous bouchers, que les pilules ne se trouvaient pas seulement dans les pharmacies, qu'il était bon d'user ses semelles même si les cordonniers étaient bourrus et bruns, que les fleurs avaient besoin de soin et que même superbes elles avaient des épines, que toutes les déchirures ne se raccommodaient pas chez les mercières. Je me souviens aussi de mes interrogations face à l'entraide, l'inimitié, l'effort de ceux qui m'entouraient, mais aussi les partages dans les bonheurs et les soucis, la fourberie des uns, la loyauté des autres. Je me souviens aussi des amitiés, des amours officiels ou cachés, sans tout comprendre, mais voyant les effets. Maintenant j'ai aussi des souvenirs gris ou roses dans mon cabas.

Jeannot est loin, il me regrette mais est heureux. Je suis triste, bâtissant des projets autour des vacances qui verront son retour quelques jours. Les retrouvailles sont d'échange et de joie. On se raconte. Je me souviens de mes insolences, de tes indulgences, de la pierre qu'on se jetait, du galet que tu en faisais, de celui des deux qui ricochait, de nos partages pas toujours sages, de la douceur de nos mains jusqu'au bout de nos doigts. Aussi, de nos silences qui nous portaient si loin en des moments si doux, de notre gourmandise du moment présent, des oiseaux polissons curieux de nos tendresses.

On a quinze ans ; c'était l'ami de mon enfance.

Et puis, sans s'oublier vraiment, le temps et les lieux nous éloignent. Il y eu des bonheurs et des rencontres, mais quelquefois des souvenirs renaissent dans le chant de l'oiseau, le bruit de la marée, la sonnette du vélo, la cloche d'une église et l'odeur de pain frais, surgissent pour un instant ces lieux, ces souvenirs que je veux garder.

Le monde change, la rue s'est transformée. Chacun s'est envolé, puis posé ailleurs. Après un très long temps, au croisement de longues routes, on s'est retrouvé. Peu importe le lieu. Les regards et les mots sont les mêmes, sont ceux de notre rue. On a mangé de tout, goutté

mille saveurs et pendant tout ce temps, quand craquait le pain frais c'était le bruit de notre enfance. La tête et le cœur remplis d'airs, de joie et d'émotions multiples, d'effluves nouvelles, on s'est dit et vu pareils et riches d'autrement.

Pour toujours, enfants de cette rue, et aujourd'hui débutants des avenues virtuelles.

On avance, on se souvient.